nature et la durée de cet enseignement, il ramènera dans nos leçons ce nom vénéré d'Ozanam, qui, tant que nous vivrons, reviendra bien souvent sur nos lèvres, car notre cœur est plein de son souvenir.

Après les siècles d'inspiration viennent les siècles purement littéraires ; on y cherche cette beauté qui semblait jadis naître d'elle-même sous la plume des vieux auteurs, et la langue, en devenant plus régulière et plus pure, perd toujours quelque chose de son antique vigueur. « Les plus beaux livres, disait le spirituel ami de Châteaubriand, Joubert, sont ceux qui ont été faits pour les peuples demi-polis. » Et en effet, il y a, dans le premier grand siècle de toute littérature, une sève que ne connaissent pas les civilisations plus délicates et plus avancées. Si Dante et Pétrarque caractérisent admirablement en Italie la première de ces deux périodes, la seconde se résume dans les deux noms illustres de l'Arioste et du Tasse. Mais entre ces deux générations se passe un fait important que je ne saurais oublier : Boccace fixe la prose italienne. Vous savez, Messieurs, pourquoi je ne vous parlerai pas davantage de cet écrivain qui servit beaucoup la langue, mais trop peu la morale. Je ne lui emprunterai qu'une chose, c'est la confession des vices de son siècle. Car enfin, Messieurs, bien qu'il nous reste à parler d'admirables chefs-d'œuvre, nous touchons à la décadence, et il importe d'en connaître les causes. L'historien Villani, retraçant les premiers temps de la république florentine, nous fait un tableau de l'intérieur de ces vieilles familles, où la foi, l'austérité des mœurs, le dévouement à la chose publique étaient des vertus héréditaires, où le luxe était inconnu, où, assis à une table frugale, l'époux et l'épouse buvaient au même verre, mais où chaque instant de la vie domestique était marqué par l'accomplissement d'un devoir. Cette mâle éducation forme la génération du siècle de